

L'art du plaquage polonais

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

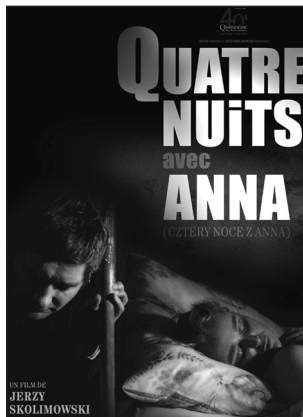
Cela faisait 17 ans qu'il n'avait rien tourné lorsque **Quatre Nuits avec Anna** fit l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2008, avant d'effectuer un passage éclair à Montréal, au Festival du nouveau cinéma. Et 23 ans à vivre dans la périphérie de Hollywood, où il n'avait jamais rien produit après l'expérience encourageante qu'avait été pour lui **The Lightship (Le Bateau-phare)** en 1985. Mais il faut croire que Jerzy Skolimowski s'accommode assez bien de son statut d'ermite. Son parcours, qui a plus d'une fois connu l'échec (son adaptation de l'inadaptable *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz en 1991), semble l'avoir entraîné à rompre avec la planète cinéma pour de longues périodes (6 ans entre **Roi, Dame, Valet** [1972] et **The Shout [Le Cri du sorcier]**, 1978], 17 ans entre *Ferdydurke* et **Quatre Nuits...**). C'est le cinéma qui s'en trouve appauvri d'autant. Osons le dire : cet auteur de moins en moins connu ou fréquenté demeure peut-être le plus talentueux des cinéastes polonais et son œuvre, l'une des plus singulièrement personnelles qu'ait connue le cinéma tout court. La condition de cinéaste expatrié n'a jamais été facile, mais le nombre de difficultés traversées par Skolimowski confine sans doute au record : problèmes de distribution, rapt de projet par l'équipe ou les producteurs, censure et endettement ont certainement contribué au fait qu'il soit si peu (re)connu. Le critique aime à défendre les martyrs de la profession; ainsi cherchera-t-il, dans les lignes qui suivent, à le faire découvrir encore en commençant par le début.

Petite esquisse biographique

Jerzy Skolimowski naît à Lodz en 1938, en pleine guerre. Son père, un architecte membre de la résistance polonaise, est assassiné par les Allemands alors que Skolimowski est encore très jeune (il dira par ailleurs n'avoir gardé aucun souvenir de lui). De cette période, les biographies retiennent deux anecdotes qui font

image : d'abord, celle d'un enfant tiré vivant des décombres d'une maison bombardée; ensuite, celle d'un garçon contraint d'accepter les bonbons des soldats de la Gestapo en visite d'inspection.

« [M]a mère imprimait clandestinement un bulletin quotidien. On dissimulait le matériel sous mon matelas. Nous cachions aussi une famille juive [...] dans une toute petite pièce derrière une armoire. [...] Je me rappelle deux descentes de la Gestapo [...]. Les soldats [...] voulaient me donner des bonbons [...] et je les refusais parce qu'un bon petit garçon polonais ne devait pas les accepter. Ma mère me dit : " Mieux vaut les prendre. " Cela m'a troublé¹. » Bien que son cinéma soit de toutes parts traversé par les anxiétés de la jeunesse, Skolimowski ne regrettera jamais son enfance « horrible ».



Son adolescence est turbulente; il est souvent expulsé de l'école pour des coups pendables. Jeune homme, il étudie l'histoire, l'ethnographie et la littérature. À 20 ans, il a déjà publié quelques recueils de poésie et rédigé une pièce de théâtre. Il se passionne pour le jazz et la boxe, disputant quelques combats sur le ring et jouant de la batterie dans des formations locales. Employé comme homme à tout faire, il accompagne le groupe de Krzysztof Komeda en tournée. Il rencontre ensuite Andrzej Wajda, de 12 ans son aîné et déjà célèbre (il a réalisé **Cendres et Diamant** en 1958).

Quand ce dernier lui demande son avis sur un scénario conçu par Jerzy Andrzejewski sur la jeunesse polonaise, Skolimowski n'est pas tendre. Wajda le met alors au défi de faire mieux et c'est ainsi qu'il conçoit en partie le scénario des **Innocents charmeurs** (Wajda, 1960).

Dans la filmographie de Wajda, le film détonne. Ordinairement épris de sujets à portée sociale qui procèdent, avec prudence, du recul historique (tant par goût personnel que pour attendrir la cen-

1. YAKIR, Dan. « Entretien avec Jerzy Skolimowski », *Positif*, n° 260, octobre 1982.